

JEAN MARCEL

Fractions 3

DE COURBERON

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Marcel, Jean, 1941-

Fractions

Suite de: Fractions.

Vol. 3 de l'ouvrage portant le même titre publ. antérieurement chez L'Hexagone, 1996-.

ISBN 978-2-922930-16-0 (v. 3)

I. Titre.

PS8576.A625A16 2009 C848'.54 C2009-941268-3
PS9576.A625A16 2009

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc)
Canada G0S 1B0
info@decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458
Télécopie : 1 866 596-3873
www.decourberon.com

Œuvre en couverture : *Uni Vers*, Magali Turpin

ISBN 978-2-922930-16-0

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2009

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2009

© Éditions De Courberon et Jean Marcel, 2009.

Tous droits réservés pour tous pays.



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

• Avec le présent recueil de *fractions* de pensées s'achève ce qui a été recueilli dans des carnets griffonnés sur près de quarante ans. Ce qui viendra après aura été écrit à partir de 1997-98, dates auxquelles j'achevai de colliger le tout des trois premiers recueils ; tout a déjà été expliqué de la composition de ces morceaux en tête des deux précédents. Il reste à dire que, depuis, la critique officielle (celle des grands suppléments culturels) s'y est jusqu'à maintenant fort peu intéressée, décontenancée sans doute devant une mosaïque de textes plutôt courts (parfois longs) où il ne s'agit ni de fiction, ni de poésie, ni d'essais continus proprement dits ; mais ce silence n'aura affecté que mon éditeur – ce qui est déjà beaucoup. N'ayant à l'origine conçu ces notes que pour moi-même, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre qu'elles ne soient pas maintenant lues par beaucoup : en fait, le petit nombre de lecteurs restés fidèles suffit, et je leur suis reconnaissant de m'avoir souvent témoigné ce que l'on peut appeler de la *sympathie*. Précision : on aura lu, on lira encore ici, quelques

instantanés de personnes qui ont traversé ma vie ; elles ne sont désignées, le plus souvent (surtout dans le cas de portraits à charge) que par un X... On m'a parfois demandé pourquoi ; je réponds invariablement que la discrétion est une vertu et que j'ai, en conséquence, préféré garder le portrait, souvent pas mal, et effacer le visage...

- C'est le privilège des grands morts que l'on puisse parler d'eux au présent.

- *Bruges*. À l'instar d'une véritable maison de poupées, cette ville miniature offre dès qu'on y met le pied l'impression de contenir un petit peuple de santons ; elle pourrait fort bien être sise en Provence. Un ensemble si délicat qu'on craindrait de le briser si l'on soufflait seulement sur ses toits de sucre d'orge, ses piliers d'allumettes, ses devantures aux coloris de conte de fées. Tout cela n'est guère très vieux (un pont du 13^e siècle, quelques églises fort anciennes, c'est tout – le reste est du 17^e en descendant), mais vous introduit d'un seul coup dans une durée qu'on ne saurait évaluer, tant Bruges ne ressemble à aucune autre ville d'aucun temps.

- Dans l'intention très rigoureusement expérimentale de connaître l'état de Ferron lorsqu'il écrivait ses livres sous l'effet de la *chlorepramazine*⁰⁰, je me suis procuré, par mon ami médecin

D., une ordonnance de complaisance pour un unique comprimé de ce médicament que j'ingurgitai sur-le-champ ; l'effet ne se fit pas attendre, mais en un sens inverse de celui que j'attendais ; je comptais sur un état d'inspiration élevée, or je fus saisi en quelques minutes d'une frénésie assez particulière, une sorte de rage de me livrer à ce que je ne fais jamais moi-même : le ménage. Je vidai d'abord mes poubelles et corbeilles puis descendis de mes armoires, que je dépoussiérai, toute la vaisselle que je lavai sous une impulsion qui ne venait pas de moi ; et je passai le reste du jour à astiquer ici, à frotter là sans que de plus hautes inspirations me vinssent. J'attendais un miracle, je me trouvai les manies maniaques d'une bonne femme de ménage. Il faut dire que je n'ai jamais été très porté sur les paradis artificiels ; l'unique fois (mon père !) où je consommai du cannabis, je n'en gardai pas un souvenir trop lumineux ; je me délecte trop à l'état simple de la conscience et de la lucidité très ordinaire, que je ne vois vraiment pas ce que j'irais chercher dans les drogues et autres hallucinogènes. Peut-être est-ce l'explication qu'il faut donner à ce lamentable échec. Toujours est-il qu'il me faut me résoudre à ne jamais savoir ce que doit à cette singulière panacée l'imagination fabuleuse de *l'Amélanchier* ou du *Salut de l'Irlande*. Et tant pis pour les pharmaciens...

- Il est des douleurs si immenses que l'on voudrait ne plus être, s'anéantir, ne plus même avoir été plutôt que d'avoir à les éprouver.

- La pensée de l'avenir n'a qu'une seule application sensée ou saine : celle qui conduit à la certitude que dans mille ans il y aura mille ans que nous ne serons plus.

- La chaîne sans fin des causes et des effets : il faut la remonter indéfiniment pour pouvoir atteindre la nature des choses et dissoudre toutes les ignorances qui sont causes de nos souffrances.

- La modernité de Debussy est toute composée, bellement abstraite, sans volonté d'effet, nécessaire et par cela même pas tout à fait moderne ; poursuivant la nécessité par les chemins les plus imprévisibles, la ligne mélodique se perpétue là où on l'attendrait le moins. Ennemi de la répétition, qui est pourtant le tout de la musique. Lui, qui a écrit un *Hommage à Rameau*, est plutôt fils de Couperin. Sa syntaxe, très *mallarméenne*, mise sur la figure archaïque ; c'est une musique de l'origine, mais ne dit pas *origine* de quoi. *Syrinx* serait un assez bon condensé de toute sa manière, intense, évanescence, singulièrement solitaire.

- Novalis (fragments) : « Toute force est une fonction du temps et de l'espace. » Intuition ré-

solument pré-einsteinienne.

- « Que votre volonté soit faite... » : ce vœu est en réalité un aveu d'ignorance ; nous ne savons pas, malgré la science, comment ce monde est fait dans ses profondeurs ; nous faisons confiance au dessein créateur qui l'organise et, lui, veut sûrement quelque chose. Juste avant, dans le texte du *Pater*, il vient d'être dit : « Que votre règne vienne. » Tout ce que nous ne comprenons pas encore (la mort, etc.), il faut espérer par la foi que cela mène à un niveau autre et supérieur de vie.

- Poésie : recréer dans le langage, qui n'est pas tout à fait prévu ni conçu pour cela, les conditions de *l'état de musique*.

- La vie n'a guère besoin de présenter, ni même d'acquérir un sens pour être appréciée, ou simplement acceptée ; elle *est*, cela devrait suffire, il semble. Tout sens n'est pas nécessairement *vérité* ; or, la vie est, elle, vérité absolue.

- On court après l'autre, et l'on n'attrape jamais que soi...

- Ces Asiatiques au regard si lointain que l'on dirait qu'ils regardent derrière les choses plutôt que les choses elles-mêmes. Leur philosophie (il faudrait dire : leur sagesse – le bouddhisme), dif-

fusée et délayée imperceptiblement jusque dans leur culture la plus quotidienne, les prédispose en somme à cette sorte de vision dont nous ne soupçonnons même pas, en Occident, la puissance.

- L'un des livres les plus brillants de ce siècle, *Le roman historique* de Georg Lukács, a été écrit sans références, sans notes en bas des pages, presque sans citations. Lorsque d'aventure il cite l'un des auteurs étudiés, Balzac ou Walter Scott ou Thomas Mann, il ne donne pas même l'édition ou la page d'où est tirée cette citation. Un joli pied de nez à toute la tradition savante universitaire, plutôt tatillonne sur cette question.

- Je ne comprends pas qu'après tout ce que l'histoire de ce monde a si régulièrement produit comme catastrophes, faillites et horreurs diverses, l'on trouve encore des hommes qui aient le courage de croire en un avenir meilleur, définitif et prochain. Et je ne crois pas devoir être compté parmi les pessimistes...

- C'est notre destin de mourir, c'est notre destin aussi de vivre...

- Tout ce que l'on peut raisonnablement avancer, après des millénaires où l'homme cherche sans le trouver le secret ultime de l'univers, c'est que le fonctionnement de sa pensée tel qu'il

est ne peut s'accorder avec la réalité de cet univers-là. Il doit en conséquence user d'un autre instrument que son cerveau pour deviner quelque sens que pourrait avoir tout cela.

- X : la paupière lourde, le nez aquilin, les moustaches tombantes, tout semble l'attirer vers le sol.

- On dirait que, par une singulière perversion dont on ne voit pas bien l'origine, l'esprit humain ne soit retenu que par les conflits – de là lui vient le besoin excité, inassouvi, de la narration (historique ou fictive – on distingue mal la différence), mais aussi de la *nouvelle* (gazettes et médias tous azimuts). Quoi qu'il en soit de ce mystère, le système médiatique ne semble devoir s'accommoder jamais que d'un savoir particulièrement *spectacularisable*.

- Onze novembre : on ne saurait fêter les guerres, ni même les victoires, mais plutôt ceux qui y ont laissé leur vie. Aussi, avec la disparition du dernier des anciens combattants, devrait-on cesser de célébrer ces morts qui désormais se confondent avec tous les autres...

- Ce qui différencie la civilisation de la barbarie, c'est assurément la *personne*. Mais comment la définir ? Seul l'Occident s'y est risqué.